marechal ferrant

326

LE MARÉCHAL FERRANT DE LA VILLE D'ANVERS,

PIÈCE ANECDOTIQUE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par le C. MAURICE S....

Représentée, pour la première fois, au Théâtre du Vaudeville, le 23 Floréal, an 7.

Omnia vincit amor.

Prix 1 Franc 50 centim. avec la Musique.



A PARIS,

Chez le Libraire, au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe ;
Et à son Imprimerie, rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VIIe.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

FAIT HISTORIQUE.

„ QUINTIN MESSIS, dit le maréchal
„ d'Anvers, peintre, mort à Anvers en 1529,
„ exerça, pendant vingt ans, la profession de
„ maréchal. Ce fut l'amour qui lui fit quitter ce
„ métier pour s'appliquer à la peinture. Passion-
„ nément épris de la fille d'un peintre, il l'a
„ demanda en mariage ; mais le père déclara
„ qu'il ne donnerait sa fille qu'à une personne
„ exerçant son art. Dès ce moment, Messis s'ap-
„ pliqua à dessiner. Le premier tableau qu'il fit,
„ fut le portrait de sa maîtresse, qu'il obtint
„ par sa constance et ses talens.

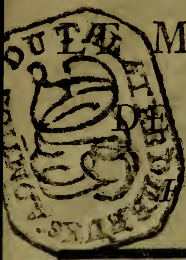
„ On connaît ce vers qui, dit-on, se lit sur
„ son épitaphe :

Connubialis amor de muleibre fecit Apellem.

(*Extrait du nouveau Dictionnaire historique.*)

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
VANDERWOOD, Peintre,	*Duchaume.*
AUGUSTA, sa fille,	*Henry.*
ROSETTE, servante chez Vanderwood,	*Blosseville.*
QUINTIN MESSIS, Maréchal ferrant,	*Rosières.*
ROBERT MESSIS, son fils,	*Henry.*
VANDERBERG, élève de Vanderwood,	*Carpentier.*
PLUSIEURS AMATEURS.	
Un 1er. Peintre,	*Fichet.*
Un 2e.	*Caron.*
Un 3e.	*Lenoble.*
Un 4e.	*Douet.*

La Scène se passe dans la maison de M. Vanderwood, à Louvain.



LE MARÉCHAL FERRANT DE LA VILLE D'ANVERS,

PIECE ANECDOTIQUE.

La Scène représente l'atelier d'un Peintre. Augusta est assise sur le côté, brodant au tambour. Vanderwood et Vanderberg travaillent chacun à un tableau qu'ils ont devant eux. Robert, dans la tenue d'un garçon ouvrier, broie des couleurs dans un coin : continuellement il jette des regards sur Augusta, qui met le même intérêt à le regarder.

SCÈNE PREMIÈRE.

VANDERWOOD, AUGUSTA, ROBERT, VANDERBERG.

VANDERWOOD, *à Augusta.*

Tu ne chantes pas aujourd'hui, Augusta? Tu sais pourtant que j'aime à t'entendre, quand je travaille.

AUGUSTA.

Mon père, que voulez-vous que je chante?

VANDERWOOD.

Tu le sais bien.

AUGUSTA.

Cette chanson sur la peinture? Vous ne faites cas que de ce qui concerne votre art.

VANDERWOOD.

Ne voudrais-tu pas que je fusse comme notre voisin le bonnetier, qui prétend que la peinture n'est qu'une froide imitation, et qu'elle n'exige aucun génie ?

AIR : *Du petit matelot.*

D'un art que tout le monde admire,
Il fait simplement un métier,
Plaçant, au gré de son délire,
Le peintre auprès du bonnetier.
Quand c'est le dernier qu'il préfère,
Moi, je dis, voisin, point de bruit ;
Crois-tu qu'un tableau se peut faire
Comme on fait un bonnet de nuit !

Allons, chante.

AUGUSTA.

Ah !

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

La peinture, au déclin des ans,
Malgré l'hiver et sa froidure,
Nous redonne encor le printems
Et fait sourire la nature :
La rose naît ; mais oubliant
Qu'un seul jour doit triompher d'elle,
Sans crainte, s'épanouissant,
S'étonne enfin d'être immortelle.

VANDERWOOD.

Tu chantes cela sans ame, sans chaleur. Tiens, écoute-moi.

Même Air.

En vain l'impitoyable mort
Croit porter une atteinte sûre.
Pour tromper un aveugle sort,
Le cœur s'adresse à la peinture ;
Et quand la mort, avec sa faux,
Croit anéantir tout l'ouvrage,
Plus adroite avec ses pinceaux,
L'art a déjà sauvé l'image.

Continue sur ce ton; le ton est la couleur de la musique.

AUGUSTA.

Je ne me rappelle pas le troisième couplet.

ROBERT.

N'est-ce pas celui-ci?

Même Air.

La peinture aide au malheureux
A soutenir son existence;
Il prend un maître industrieux,
Et ce grand maître est l'espérance.
Chaque jour il offre à son cœur
L'illusion qui l'encourage;
Ne pouvant saisir le bonheur,
Il en saisit du moins l'image.

VANDERWOOD.

Je ne connaissais pas celui-là; mais il me plaît fort. (*à Augusta :*) Il faudra que tu l'apprennes.

AUGUSTA.

Ah! mon père, je l'ai déjà retenu.

(*Robert, après le couplet qu'il a chanté, s'est rapproché de Vanderwood, et regarde son ouvrage.*)

VANDERWOOD.

Viens ici, Vanderberg; regarde. Que dis-tu de ce dessin? (*) (*Il le tourne de manière que le public le voye.*) C'est un hommage rendu aux arts, à ces immortelles productions qui seules bravent les coups du tems. Homère est leur premier père, et c'est dans lui que je les honore. (*Il déclame.*)

Le tems, fidèle en ses ravages,
Des villes forme des déserts;

Nota. La composition de ce tableau est du citoyen *Greuze*, qui a permis à l'auteur d'en parer la représentation de sa pièce.

Tout se ressent de ses outrages ;
Sa faux plane sur l'univers ;
Sous leurs orgueilleuses égides,
Sous leurs tombeaux, leurs pyramides,
Les rois succombent impuissans....
Plus grand que ces dieux de la terre,
Plus immortel, le vieil Homère
Est sauvé par la main du tems.

ROBERT.

Je donnerais la moitié de ma vie pour avoir fait ce tableau.

VANDERWOOD.

Tu annonces des dispositions.

VANDERBERG.

Ne va-t-il pas s'aviser de vouloir devenir peintre aussi, celui-là? Il n'y aura bientôt plus de gloire pour les arts ; tout le monde s'en mêle.

AUGUSTA.

M. Vanderberg ne serait peut-être pas fâché d'être le seul ; il serait sûr d'être le premier.

ROBERT, *regardant plusieurs tableaux suspendus autour de la salle, et arrêtant ses yeux sur Augusta.*

En admirant de si beaux ouvrages, le goût du talent se gagne !

VANDERWOOD.

Allons, nous ferons quelque chose de toi ; je ne t'ai employé jusqu'à présent qu'à broyer mes couleurs, à nettoyer mes palettes.... je veux te donner quelques leçons.... Pour quel genre te sentirais-tu du goût? Serait-ce pour les tableaux d'histoire?

ROBERT.

Ce genre serait beaucoup trop élevé pour moi.

VANDERBERG.

Eh ! oui, vraiment ! monsieur, un peintre d'histoire.

VANDERWOOD.

Serait-ce pour le paysage ?



ROBERT.

Un autre desir....

VANDERWOOD.

Quel est donc ?

ROBERT.

AIR : *L'un est le fils du sentiment.* (Du cit. Doche.)

Si ma main, de quelque talent
Se trouvait le don en partage,
A servir le plus tendre amant,
Elle en consacrerait l'usage ;
Par-tout une fidèle erreur
Offrant l'objet de sa tendresse,
Ses yeux heureux, comme son cœur,
Trouveraient par-tout sa maîtresse.

VANDERWOOD.

Eh bien ! tu feras des portraits. Dis-moi, as-tu déjà essayé ton goût ?

ROBERT.

Seul, chez moi, j'ai osé faire une esquisse.

VANDERWOOD.

Il faudra que tu me l'apportes.... Tu as donc eu précédemment quelques principes ?

ROBERT.

Aucuns.

VANDERWOOD.

Que faisais-tu ?

ROBERT.

Ce que je faisais ?

VANDERWOOD.

Tu avais un état; tu vivais de quelque chose?

ROBERT.

J'étais....

AUGUSTA, *à part.*

Osera-t-il répondre!

ROBERT.

J'étais.... garçon chez un maréchal ferrant.

VANDERWOOD, *avec humeur.*

Maréchal ferrant! encore un maréchal ferrant! et vous voulez devenir peintre, après avoir manié des marteaux, remué des barres de fer! Broyez des couleurs, broyez des couleurs; voilà ce qui vous convient.

VANDERBERG.

Oui, mon ami, broyez des couleurs.

AUGUSTA, *à part.*

Pauvre Robert, avec quel mépris on te traite!

SCÈNE II.

VANDERWOOD, AUGUSTA, ROBERT, ROSETTE, PLUSIEURS PEINTRES.

ROSETTE.

VOILA des messieurs qui disent que vous leur avez donné rendez-vous.

VANDERWOOD.

Fais-les entrer. (*Il se lève, range son chevalet;*

Vanderberg en fait autant.) Vous venez me rappeller ma promesse, et moi, je vais vous la confirmer.... Oui, mes amis, ma parole est sacrée : fier du noble état de peintre, dans lequel je me suis acquis une réputation honorable, j'ai voulu retrouver dans un gendre le même goût qui, jusqu'ici, a fait l'honneur de ma vie.... Il y a justement un an que je vous ai fait la promesse que celui de vous qui, au bout de l'année, m'apporterait le plus beau tableau, aurait la main de ma fille. En ce jour où je dois vous juger, je vous la renouvelle encore.... Faites apporter vos ouvrages; ils seront vos juges encore plus que moi.

ROSETTE.

Il met sa fille au concours, comme on y met une médaille.

AUGUSTA, *jettant un coup-d'œil sur Robert.*

Que va-t-il devenir?

VANDERWOOD.

AIR : *Jupiter, un jour en fureur.*

Un père assez communément,
Ne consulte que la richesse;
Plus éclairé dans ma tendresse,
Je ne vois que le talent;
Quand par un revers trop funeste
Souvent le riche est abattu,
L'artiste n'a rien perdu, (*bis.*)
Car son talent lui reste.

AIR : *Mes bons amis.*

C'est par les arts
Qu'on vit de toutes parts
Jadis se policer la terre.
Le vrai talent,
En tous lieux triomphant,
Sachant par-tout régner et plaire,
Civilise les mœurs,
Civilise les cœurs;
Il civilise et les vents et Neptune.

ROSETTE.

Suite de l'Air.

Puisqu'il avait tant de vertu,
C'est bien dommage qu'il n'ait pu
Civiliser aussi la fortune.

Ainsi, pour donner un époux à votre fille, il suffit qu'il soit peintre.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Mais pour bon père, bon mari,
Pour les vertus de la nature,
Dites, suffira-t-il aussi
Qu'il ne les montre qu'en peinture?

VANDERWOOD.

Toutes ces vertus-là, s'il a le goût du beau, l'étude de la belle nature le lui aura données.

Même Air.

Le beau, pour être bien conçu,
Toujours exige une ame pure;
Pour être ami de la vertu,
Il faut l'être de la nature.

UN PREMIER PEINTRE.

Nous aurions dû craindre nos talens, et nous ne craignons peut-être que votre justice.

VANDERWOOD.

Moi, je crains d'être embarrassé de n'avoir qu'une fille à donner.

UN DEUXIÈME PEINTRE.

Nous avons tous négligé de lui plaire, pour mieux mériter de la posséder.

VANDERWOOD, *avec feu, et lui prenant la main.*

C'est la vraie manière d'aimer.

VANDERBERG.

Quoique votre élève est dans votre maison, mes rivaux n'ont rien à me reprocher.

VANDERWOOD, *gaîment.*

AIR : *Vaudeville des deux Veuves.*

Quoi ! tu n'as pas dit, en passant,
Le plus petit mot d'amourette,
Pas le moindre propos galant,
Pas la plus petite fleurette ?

VANDERBERG, *sérieusement.*

Suite de l'Air.

Dans notre famille, monsieur,
Des Vanderberg, tel est l'usage,
On ne laisse parler son cœur
Qu'au jour même du mariage.

ROSETTE.

Aussi, ce jour-là, vous devez être bien éloquens.

VANDERWOOD.

Robert, va chez mes amis; dis-leur que je les attends dans deux heures; qu'ils viennent m'éclairer sur le jugement que j'ai à prononcer.

AUGUSTA, *vivement, mais ralentissant sa voix dans les derniers mots.*

Et c'est Robert que vous envoyez là ?

VANDERWOOD.

Pourquoi pas ? Ne me rendra-t-il pas ce service avec plaisir.

ROBERT.

Soyez sûr au moins de mon exactitude. (*Il sort*).

SCÈNE III.

VANDERWOOD, AUGUSTA, VANDERBERG, ROSETTE, LES PEINTRES.

VANDERWOOD.

Vous, mes amis, à la même heure, revenez tous ici.

LE PREMIER PEINTRE.

AIR : *De Pauline.* (Du cit. Devienne.)

Croyez que nous y serons tous ;
Quand on songe à la récompense,
On est exact au rendez-vous
Que donne l'espérance.

VANDERBERG.

Mon cœur connaît le sentiment ;
Je suis loin d'avoir l'ame ingrate.

(*A Vanderwood :*)

Mais c'est sur-tout le jugement
Qui dans ce jour me flatte.

LES PEINTRES ET VANDERWOOD.

TRIO.

Croyez que nous y serons } tous.
Dans deux heures assemblés }
Quand on songe à } la récompense,
Je donnerai }
On est } exact au rendez-vous
Soyez }
Que donne l'espérance.

ROSETTE, *à part, à Augusta.*

Son aveu parle en sa faveur ;
Vous n'aurez non plus l'ame ingrate.

AUGUSTA.

Rosette, qu'importe à mon cœur
Qu'il craigne ou qu'il se flatte?

LES PEINTRES ET VANDERWOOD.

Croyez que, etc.
Dans deux, etc. (*Les peintres sortent.*)

SCÈNE IV.

VANDERWOOD, AUGUSTA, VANDERBERG, ROSETTE.

VANDERWOOD, *frappant sur l'épaule de Vanderberg.*

LE cœur ne te bat-il pas? Ne comptes-tu pas faire honneur à ton maître? Malgré ta préférence pour mon jugement, et le principe de la famille des Vanderberg, Augusta ne t'est pas indifférente.... De l'amour et de la gloire, voilà ce qu'il faut pour éclairer la vie.

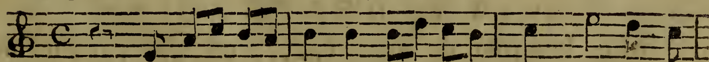
ROSETTE, *à part.*

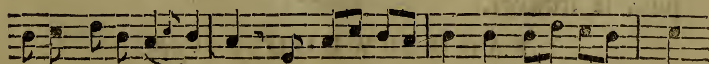
La jolie illumination, pour une fille qu'on épouse de force!

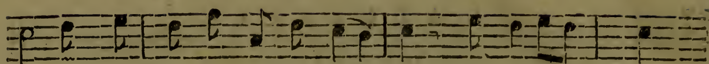
VANDERWOOD.

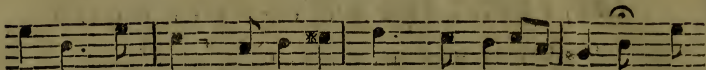
AIR *nouveau*, du cit. GÉRARD.

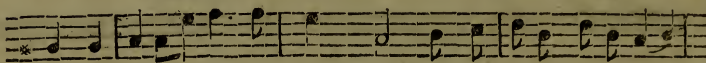
Allegretto.

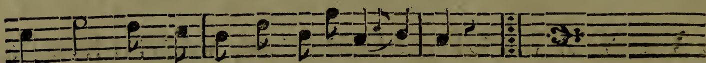












Même Air.

Qu'en route un obstacle nouveau
Du voyageur trouble le zèle,
L'un le couvre de son bandeau,
L'autre l'emporte sur son aile.
Enfin, quand il voit préparer
Pour lui l'immortelle couronne,
La gloire est là pour la montrer,
Puis l'amour vient qui la lui donne.

Tu es sûrement content de ton travail ?

ROSETTE.

J'en réponds.

VANDERWOOD.

Le genre des fleurs est celui que tu as adopté ; tu auras voulu faire ton bouquet de noces ?

VANDERBERG.

Mon bouquet de noces ?... Non.... j'ai eu une idée..... unique dans son genre ; il fallait être moi pour la trouver.

VANDERWOOD, *à sa fille.*

Qu'as-tu donc ? (*à Vanderberg :*) Tu as sûrement quelque

quelque dernier trait à donner. Vas, vas, quelque fini que soit un ouvrage, on trouve encore à y ajouter.

VANDERBERG.

Oui; oui, c'est tout simple. Au moment d'une noce, un père a toujours quelque chose à dire à sa fille. Je me retire. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

VANDERWOOD, AUGUSTA, ROSETTE.

VANDERWOOD, *à Augusta.*

Tu sembles triste, mal à ton aise; je te passerais d'être rêveuse; pourquoi du chagrin?

AUGUSTA.

Mon père!....

VANDERWOOD.

Eh bien, mon père? Voudrais-tu t'opposer à ses volontés?

ROSETTE.

Ce n'est pas nous qui nous opposons à la volonté du père; c'est la volonté du père qui s'oppose à la nôtre.

VANDERWOOD.

Qu'est-ce à dire? Penserais-tu encore.... Laissez-nous, Rosette.

SCÈNE VI.

VANDERWOOD, AUGUSTA.

VANDERWOOD.

AIR : *L'amour est un enfant trompeur.*

De moi, vous détournez les yeux;
Quel est donc ce mystère?

AUGUSTA.

Quand d'un père trop rigoureux
Elle craint la colère,
Toute fille est dans l'embarras.

VANDERWOOD.

La fille sage ne craint pas
Le regard d'un bon père.

AUGUSTA.

Penseriez-vous....

VANDERWOOD.

Je n'entends rien à toute cette agitation. Est-ce au moment où je songe à t'établir, où je cherche à te rendre mon choix le plus agréable....

AUGUSTA.

Doutez-vous de mon obéissance?

VANDERWOOD.

Mon obéissance! Où l'on devrait être reconnaissante, on parle de soumission.... Je connais bien, moi, la raison....

AUGUSTA.

Ciel! croiriez-vous?....

VANDERWOOD.

Je crois que vous devez encore davantage à votre père, qu'à un homme que vous avez rencontré par hasard, et à qui l'humanité seule est comptable de ce qu'il a fait pour vous.... Un maréchal ferrant !

AUGUSTA.

Mon père, songez que c'est à ce maréchal que vous êtes redevable de voir encore votre fille.

VANDERWOOD, *un peu troublé.*

Qui te dit que je n'y songe pas ?.... Ce sera moi, maintenant, qui serai un ingrat, parce qu'en reconnaissance de l'avoir sauvée, je ne la lui donne pas en mariage. (*Avec colère :*) Un maréchal ferrant !

AUGUSTA.

AIR : *C'est du bien que l'on en dit.*

Vous me l'avez dit cent fois,
Vous méprisez la richesse.
Un père, aussi, dans son choix,
Proscrirait-il la tendresse ?
Quand il forme ce lien,
Qui soutiendra sa famille,
Pour son cœur, n'est-ce donc rien,
Que le bonheur de sa fille ?



VANDERWOOD.

La belle proposition à me faire, qu'un ouvrier qui n'a ni fortune, ni moyen de s'en procurer ? Qu'apportera-t-il dans son ménage ?

AUGUSTA.

Toutes les qualités du cœur.

VANDERWOOD.

Toutes les qualités du cœur ! Un homme que vous connaissez à peine, que j'espère bien que vous n'avez pas revu.... Mais c'est qu'aussi on ne conçoit rien à tous ces sentimens qui viennent si subitement.

AUGUSTA.

Croyez, mon père, que celui que vous me donnerez pour époux....

VANDERWOOD.

L'homme que je te donnerai sera fait pour que tu l'aimes, et ce sera de l'amour qu'il obtiendra...... Ecoute-moi...... Connais-tu l'état dans lequel ton père s'est honoré?.... Sais-tu que parmi les noms que le tems respecte, celui des artistes, dont il a suivi la carrière, tient une des premières places?..... Et tu voudrais que ma fille.... qu'un maréchal.... Je t'ordonne de l'oublier.... Vas, tu me remercieras un jour. (*Il sort.*)

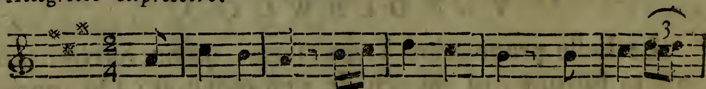
SCÈNE VII.

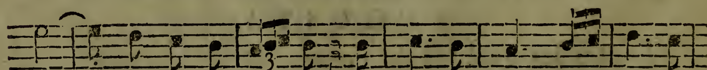
AUGUSTA, *seule.*

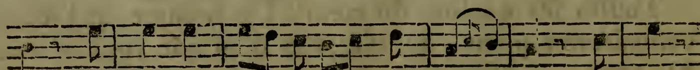
AH! jamais!

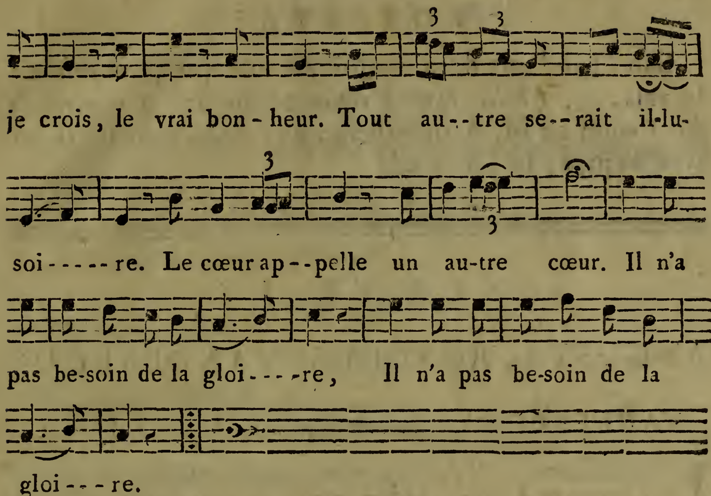
AIR *nouveau du C. GÉRARD.*

Allegretto expressivo.









Quand mon cœur me montra Robert,
Pensais-je alors à sa naissance?
Le monde devint un désert;
Hors lui, tout fut vaine apparence.
Aimer, voilà le vrai bonheur, etc.

SCÈNE VIII.

AUGUSTA, ROSETTE.

ROSETTE.

MADEMOISELLE, Robert voudrait vous parler.

AUGUSTA.

Me convient-il encore de le voir? N'est-ce pas déjà assez de n'avoir pas découvert à mon père qui il était? de lui avoir laissé habiter cette maison, où il n'aurait jamais dû entrer depuis sa défense? Dis-lui qu'il fuie, qu'il oublie pour jamais la malheureuse Augusta.

ROSETTE.

Bah ! bah ! une dernière fois, est-ce que ça se refuse? Je vais.... (*Elle entend venir quelqu'un, et regarde.*) Ah ! voici ce M. Vanderberg; que nous veut-il? Il est avec sa pipe; le joli mari!

SCÈNE IX.

AUGUSTA, ROSETTE, VANDERBERG.

VANDERBERG, *s'avançant gravement, la pipe à la bouche.*

J'AI recours à vous, aidez-moi, je vous prie.

AIR : *Que lui manque-t-il? la parole.*

Pensant au bonheur qui m'attend,
Je fumais tout doucement ma pipe,
Quand tout-à-coup la peur me prend;
Je sors, mais rien ne la dissipe.
Sur la peur qui fait mon tourment,
Conseillez mon ame allarmée....

ROSETTE.

Suite de l'Air.

Rien de plus simple assurément;
La peur vous arrive en fumant,
Faites la partir (*bis*) en fumée. (*bis.*)

VANDERBERG.

Cela vous plaît à dire, mademoiselle; mais on ne guérit pas de la peur.

ROSETTE.

Voyons, qu'est-ce que nous pouvons faire pour vous? mais dépêchons.

VANDERBERG.

Connaissant votre bon goût....

ROSETTE.

Prenez garde, vous allez manquer aux principes de la famille.

VANDERBERG.

Je voudrais vous consulter.

AUGUSTA.

Me consulter?

ROSETTE.

Sur quoi? Votre tableau n'est-il pas fait? Ses conseils pourront-ils le changer? Avez-vous le tems de le corriger? Vous voyez bien que cette consultation est inutile.

VANDERBERG.

Inutile d'une façon, mais fort utile de l'autre.

AIR : *Des Bossus.*

Je crains si fort l'heure du jugement,
Que de ma peur j'en perds le jugement.
Or, si vous deux, d'un premier jugement,
Vous précédiez le dernier jugement,
Ça remettrait, je crois, mon jugement.

ROSETTE.

Vous paraissiez, il y a une heure, plus tranquille.

VANDERBERG.

Ecoutez le sujet de mon tableau; j'avoue que l'idée m'a séduit....

AUGUSTA.

Vous savez bien que mon père me reproche de ne pas m'y connaître.

ROSETTE.

Nous aurons le tems de le voir tantôt.

VANDERBERG.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Recevoir ainsi ma visite,
Sans plus tarder, je vous quitte....
Et je sais bien ce que je vais faire. (*Il va à la fenêtre.*)
Bon, il est encor là.
Votre jugement était excellent;
Mais il ne vaudra pas celui-là....
Oui, oui, j'y cours tout de suite. (*ter.*)
(*Il sort.*)

ROSETTE.

Nous en voilà débarrassées. Je cours appeller Robert.

SCÈNE X.

AUGUSTA, *seule.*

JE vais le voir, et cependant, comme mon cœur est agité.... Ah ! il ne peut plus maintenant battre que de douleur !

SCÈNE XI.

AUGUSTA, ROSETTE, ROBERT.

ROSETTE, *menant Robert.*

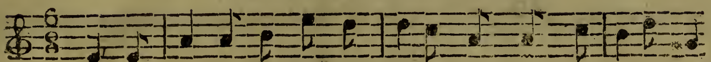
ENTREZ. Moi, je vais veiller, de peur qu'on ne vous surprenne.

ROBERT.

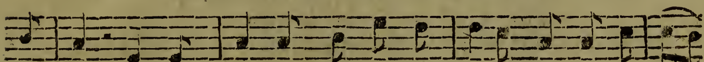
Nous voici donc encore ensemble. (*Gaîment et la*

serrant dans ses bras.) Ce bonheur-là, on ne peut me l'ôter.

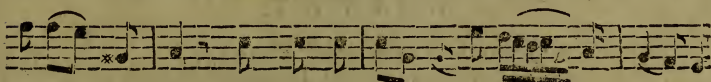
AIR *nouveau du C. DOCHE.*



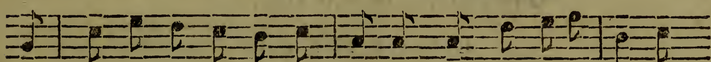
Loin de toi pressant ma jour-né-e, Toujours j'appelle l'a-



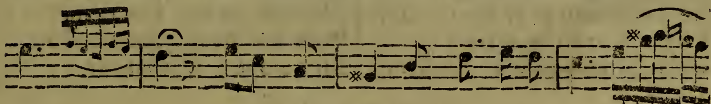
ve – nir ; Et dans le pré–sent en-chaî-né–e, Ma vie a de



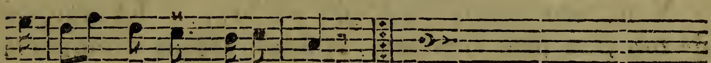
la peine à fuir. Mais près de toi ma tendre a – – mi – e,



Mon cœur retrouvant le plai – sir, Je vou-drais re-te–nir ma



vi – – – – – – –e. Le bon – heur n'a point d'avenir, Le



bonheur n'a point d'ave – nir.

AUGUSTA, *tristement.*

Le voilà cependant arrivé, ce jour fatal.

ROBERT.

Oui, c'est aujourd'hui que notre sort.... que mon bonheur..... Mais j'espère.... O mon Augusta, pourrait-on nous séparer !

AUGUSTA.

AIR : *Rondeau du C. DEVIENNE.*

D'où te vient cette espérance ?

ROBERT.

Elle est fixée à mon cœur.
Pour lui donner l'assurance,
Elle montre le bonheur.

AUGUSTA.

Quand tu m'offris ton hommage,
Mon bonheur devint le tien.
S'il n'existe aucun partage,
Ah ! mon cœur renonce au sien.

ROBERT.

Quand je t'offris mon hommage,
Ton bonheur devint le mien.
Je ne veux pour mon partage
Que pouvoir faire le tien.

ENSEMBLE.

Mais sur quoi cette espérance ?	Je conserve l'espérance ;
En est-il donc pour mon cœur ?	Elle est fixée à mon cœur.
Elle a donné l'assurance,	Pour me donner l'assurance,
Obtiendrons-nous le bonheur ?	Elle montre le bonheur.

ROBERT.

Non, tout espoir n'est pas perdu.... La volonté de ton père peut changer... Mon amour triomphera des obstacles ; tu seras à moi.

AUGUSTA.

Quelle chimère !

ROBERT.

Je ne me serais pas précipité dans les flots pour te voir passer dans les bras d'un autre. Crois-tu donc que c'est inutilement que je porte ton image gravée dans mon cœur ? que tes traits sont toujours présens à ma pensée ?... que je te regarde comme le chef-d'œuvre de la nature ?.... C'est à toi, c'est à cette image chérie que je porte là, que je devrai peut-être....

ROSETTE, *accourant.*

Voici un étranger que je ne connais pas.

SCÈNE XII.

AUGUSTA, ROBERT, ROSETTE, le pere MESSIS *en voyageur.*

ROBERT.

CIEL, mon père!

Le père MESSIS.

Je te retrouve donc. (*Il l'embrasse.*) Depuis hier dans la ville de Louvain, je te demande à tout le monde... Personne ne peut m'enseigner... Enfin, on me dit que tu viens d'entrer dans cette maison... Comme il est agité!... Pardon, mademoiselle,... mais c'est notre fils.

AUGUSTA.

Croyez, monsieur, qu'il n'est point ici entouré d'indifférens.

Le père MESSIS, *à part.*

C'est la demoiselle qui causait les absences... Elle-même... Elle est, morbleu, jolie... (*à Robert:*) Vas, sois sûr que si ton bonheur dépend de moi...

ROBERT.

C'est dans quelques instans qu'il doit être décidé... Il faut... Un retard peut-être me perdrait... Adieu, Augusta,

AUGUSTA.

Je ne saurai donc pas quelle est l'espérance,

ROBERT.

Vous allez tout connaître.

SCÈNE XIII.

AUGUSTA, ROSETTE, le père MESSIS.

Le père MESSIS, *à part.*

La passion l'égare... Il ne sait ce qu'il dît... Comment ne ferais-je pas son bonheur si je le puis? Il aura peut-être fait quelque folie... Mais pourquoi ne me l'avoir pas écrit?... Ah! il n'aura pas eu le tems.

Air : *Tu croyais en aimant Colette.*

A l'âge heureux de la folie,
C'est perdre son tems d'en parler :
C'est quand il faut qu'on les oublie
Qu'on aime à se les rappeller.

Commençons par l'amour, c'est le plus pressé, et voyons où sont les difficultés... Ecoutez-moi, vous. (*Augusta et Rosette viennent à lui.*) Mon fils vous aime : ça est clair; mais, vous, l'aimez-vous?

ROSETTE, *à Augusta.*

Puis-je répondre?

AUGUSTA.

N'est-il pas son père?

ROSETTE.

Nous l'aimons autant qu'il nous aime.

Le père MESSIS.

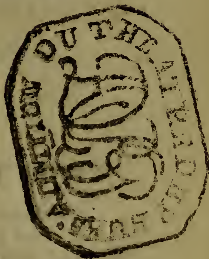
Voilà déjà qui va bien.

ROSETTE.

Oui ; mais c'est qu'il y a autre chose qui va mal.

Le père MESSIS.

Quoi donc?



ROSETTE.

AIR : *Vaudeville du Jokei.*

Nous sommes filles, voyez-vous;
Et qui dit fille annonce un père.
Or donc ce père est, entre nous,
A nos vœux peu jaloux de plaire :
Ainsi, par un contraire goût,
Toujours très-nuisible aux familles,
On trouve des pères par-tout
Qui pensent voir mieux que leurs filles.

Le père MESSIS.

Ne veut-il pas son bonheur?

ROSETTE.

Oui; mais il croit que pour le bonheur, le talent vaut mieux que l'amour, et en conséquence, dans un moment il va se tenir une assemblée où celui qui aura fait le plus bel ouvrage obtiendra sa main.

Le père MESSIS.

Je m'en vais lui parler à ce père : je suis père aussi, et nous verrons.

AUGUSTA.

AIR : *C'est téméraire, c'est imprudent.*

Qu'allez-vous faire?
Il n'est plus tems,
Vous ne connaissez pas mon père.

Le père MESSIS.

Dans telle affaire,
Au gré des gens,
Un mot fait bien des changemens.

ROSETTE.

Pour changer si vîte une affaire,
Dites-nous quel est ce moyen ?

AUGUSTA.

Hélas ! vous n'y pourrez rien faire,
Dans mon cœur je le sens trop bien.

ENSEMBLE.

ROSETTE, AUGUSTA.

Qu'allez-vous faire ?
Il n'est plus tems.
Vous ne connaissez pas mon père.
Dans une affaire,
Malgré les gens,
Fit-on jamais des changemens ?

Le père MESSIS.

Laissez-moi faire :
Je vais à tems
Parler encor à votre père.
Dans telle affaire,
Au gré des gens,
Un mot fait bien des changemens.

Le père MESSIS.

Serait-ce parce qu'il est peintre, et que mon fils n'est qu'un maréchal ferrant ? Ne suis-je pas comme lui un bon bourgeois.... Je m'en vais lui parler...

VANDERWOOD *en-dehors.*

Où est cet étranger qui me demande ?

SCÈNE XIV.

AUGUSTA, MESSIS, ROSETTE, VANDERWOOD.

Le père MESSIS, *à Rosette.*

N'EST-CE pas là ce père qui ne veut pas que des enfans qui s'aiment s'épousent ?

ROSETTE.

Oui : prenez garde à ce que vous allez dire.

Le père MESSIS, *saluant Vanderwood.*

Vous êtes M. Vanderwood, peintre, n'est-ce pas?

VANDERWOOD, *d'une manière affable.*

Oui, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

MESSIS.

AIR: *Du Maréchal.*

Moi, je suis Quintin, maréchal,
Dans son métier franc et loyal,
Aimé dans tout son voisinage,
A personne ne devant rien,
Et faisant, quand il peut, le bien,
Sans s'en estimer davantage.
Et tôt tôt
Battez chaud:
A tout âge,
C'est le cœur qui hâte l'ouvrage.

VANDERWOOD, *avec froideur.*

Puis-je savoir...

MESSIS.

J'ai un fils qui s'appelle Robert.

VANDERWOOD.

Robert!

MESSIS.

Brave garçon, qui, dans le voyage que mademoiselle votre fille fit dans notre ville d'Anvers, eut le bonheur de la sauver lorsqu'elle allait périr dans les eaux...

VANDERWOOD, *avec contrainte.*

Je le sais, monsieur, et ma reconnaissance...

MESSIS.

AIR: *Vaudeville de l'Isle des femmes.*

Ce mot ne peut être écouté.
Pourquoi cette reconnaissance?
Ce qu'on fait pour l'humanité,

Le plaisir l'a payé d'avance.
Se prêter mutuel soutien,
C'est mon devoir, c'est là le vôtre :
Un homme sauve un homme; eh bien,
Il a fait ce qu'aurait fait l'autre.

VANDERWOOD.

Quel est donc le sujet?...

ROSETTE, *à part à Messis.*

Ménagez-le si vous voulez en obtenir quelque chose.

MESSIS.

Savez-vous qu'avant l'événement dont nous venons de parler,

AIR : *Vaudev. de l'Embarras du choix.*

Robert de tout le voisinage
Etait le meilleur ouvrier.
Toujours le premier à l'ouvrage,
On l'y retrouv it le dernier.
Il vous eût fallu le voir battre
Un fer; quand il était en train,
Il eût fait le travail de quatre,
Le marteau volait dans sa main.

D'un pied réparait-il la forme,
Il lui donnait en le taillant,
Fût-ce au cheval le plus difforme,
Le pied d'un vrai cheval normand.
Pour forger un fer avec grace,
Il ne trouvait point son égal.
Voir de ce fer la seule trace
Faisait acheter le cheval.

VANDERWOOD, *avec impatience.*

Quel rapport?...

MESSIS.

Le voici. Depuis il ne m'a plus fait que de mauvaise besogne : tout a été de travers dans la maison; des jours entiers se passaient sans que je le visse. Un beau matin

matin, il a disparu de la ville, et est venu ici : je me doutais bien que c'était quelque amourette : mais je ne faisais semblant de rien.

VANDERWOOD.

En vérité, monsieur...

AUGUSTA.

Que va-t-il lui dire ?

MESSIS.

Je me contentais de loin d'avoir l'œil sur mon déserteur : un an s'est passé ainsi. Enfin, depuis quinze jours, n'entendant plus parler de lui, je suis parti hier : j'arrive ici ; je le cherche par-tout, jusqu'à ce que passant tout-à-l'heure près de votre maison,

AIR : *Mon père était pot.*

Il est entré, me dit-on, là :
J'écoute la nouvelle ;
Et je pense aussi que voilà
Le logis de la belle.
Puis, me doutant fort
Que s'ils sont d'accord
Un seul lieu les rassemble ;
Je monte à l'instant,
Et les surprenant,
Je les surprends ensemble.

VANDERWOOD.

Qu'est-ce à dire ? Penseriez-vous....

AUGUSTA.

Mon père, depuis votre défense, c'est aujourd'hui, pour la première fois, que j'ai osé lui parler seule... Et ce sera la dernière.

VANDERWOOD.

Mais quel est donc ce Robert ?

AUGUSTA.

Le même que vous avez ici à votre service est aussi celui qui m'a sauvé la vie.

MESSIS.

Vous voyez.

VANDERWOOD.

Ainsi donc vous permettriez qu'on se jouât de votre père ?

MESSIS, *le tirant à part.*

Ecoutez-moi maintenant, au-lieu de la gronder. Quintin Messis est plus riche qu'il n'en a l'air... J'ai huit bons mille écus dans un coffre : donnez à mon fils votre fille, et il reçoit les huit mille écus le jour de son mariage. (*Se reculant un peu, et prenant un air riant :*) Eh bien, que répondez-vous à cela ?

VANDERWOOD, *froidement.*

Que j'ai beaucoup de reconnaissance pour votre fils ; que je vous remercie de la proposition que vous me faites ; mais que ma parole est engagée. En voici la preuve.

SCÈNE XV.

VANDERWOOD, AUGUSTA, MESSIS, ROSETTE, PEINTRES, AMATEURS.

MESSIS.

QUI sont ces gens-là?

VANDERWOOD.

Les artistes à qui j'ai donné rendez-vous, et qui m'apportent leurs ouvrages. Celui dont le tableau sera le meilleur aura, suivant ma promesse, la main d'Augusta.

(*On range plusieurs chevalets sur le côté gauche du théâtre : les peintres y placent leurs tableaux voilés.*)

AUGUSTA.

Il n'y a donc plus d'espérance pour moi!

MESSIS.

Refuser mon fils Robert et mes huit mille écus! Adieu, monsieur : c'est moi qui vous le dis, vous ne retrouverez pas mon fils Robert.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

VANDERWOOD, AUGUSTA, ROSETTE, PEINTRES, AMATEURS.

VANDERWOOD, *aux amateurs.*

JE vous ai prié de venir pour m'aider dans mon jugement. Mais où est donc Vanderberg?

ROSETTE.

Il nous a dit qu'il allait faire une consultation.

VANDERWOOD.

Commençons toujours, il viendra.

AIR: *Un Arlequin.*

Je sens, amis, que votre impatience
Devient pour vous un trop cruel tourment.

LES PEINTRES, LES AMATEURS.

Ou confirmez ou chassez l'espérance
Que chacun met dans votre jugement.

UN PREMIER PEINTRE,

A l'un de nous bientôt le choix adjuge
La préférence, avec elle son prix.
Jurons, amis, que, couronné du juge,
Il le sera de la main des amis.

VANDERWOOD.

Plus de retard pour votre impatience,
Elle devient un trop cruel tourment.

LES PEINTRES, LES AMATEURS.

Ou confirmez ou chassez l'espérance
Que chacun met en votre jugement.

LE PREMIER PEINTRE, *découvrant le tableau qu'il a fait.*

AIR : *Pour vous je vais me décider.*

Voyez ma Vénus et l'Amour :
Vénus le fit à son image.
Elle se montre ; et d'un beau jour
Sa présence devient le gage.
On voit à son air de douceur
Qu'en vrais plaisirs toujours féconde,
Elle offre à chacun le bonheur,
Et tient parole à tout le monde.

UN SECOND PEINTRE, *découvrant son tableau.*

AIR : *Oh! oui, l'homme le plus parfait.*

Nos vieux pères d'un jeune enfant
Firent le dieu de la vendange :
Tout buveur, sur-tout un Flamand,
Doit trouver ce choix fort étrange.
Un enfant vit-il de rubis
Jamais briller sa rouge trogne :
Le dieu du vin dans tout pays
Doit être le plus vieil ivrogne.



UN TROISIÈME PEINTRE.

AIR : *Vaudeville des deux Veuves.*

J'ai peint la coupe du plaisir :
Auprès d'elle la foule est grande ;
Jeunes, vieux, ont même desir.
Nous sommes tous race gourmande :
On craint trop peu de s'égarer ;
Heureux celui qui se modère.
Quand l'imprudent vient s'enivrer,
L'homme éclairé s'y désaltère.

UN QUATRIEME PEINTRE, *découvrant son tableau.*

Moi, j'ai peint la marche de la vie humaine...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VANDERBERG. (*Il arrive fort agité, un tableau déchiré à la main, mais qu'il jette à l'instant dans un coin de manière qu'on ne puisse le voir.*)

VANDERBERG.

FUNESTE inquiétude! cruel essai! que vais-je devenir?

ROSETTE.

Vous, ordinairement si calme, d'où peut venir ce transport?

VANDERBERG.

L'excès de mon talent va être la cause de ma perte.

ROSETTE.

Je ne l'aurais jamais cru si dangereux.

VANDERBERG.

Un maudit âne vient de manger mon tableau.

ROSETTE.

AIR: *Des fraises.*

Quoi! manger votre tableau,
D'une dent si profane,
Le fruit d'un travail si beau?
Serait-ce donc le morceau
D'un âne (3 *fois.*)

VANDERWOOD.

Que t'est-il arrivé?

VANDERBERG.

Ecoutez mon aventure. Après avoir long-tems rêvé

pour savoir quel sujet je choisirais, (*aux peintres :*) vous savez, mes amis, que le genre des fleurs est celui que j'affectionne le plus : tout-à-coup

AIR : *Menuet d'exaudet.*

D'un tableau
Tout nouveau
Mon génie
Forme le brillant projet.
Pensant qu'un tel sujet
Illustrerait ma vie,
Je prends donc
Un chardon,
Et l'imite
A tel point, qu'à le cueillir
Moi-même un doux plaisir
M'invite.

Pour m'assurer davantage de l'effet qu'il ferait, je veux qu'un vrai connaisseur le juge : de la fenêtre j'avais apperçu un âne dans la rue ; je prends mon tableau avec précaution. Je descends : je trouve le grison, et me voilà face à face avec lui.

AIR : *Souvent je voyais sous l'ormeau.*

Il avait un air innocent,
Le regard tendre et point farouche :
J'en approche tout près, comptant
Lui faire venir seulement,
L'eau, comme l'on dit, à la bouche.
Je vois briller son air gourmand :
J'aurais dû fuir ; mais lui, plus preste,
Allonge une effroyable dent...

(*Il va chercher son tableau, le rapporte, et l'expose.*)

Et voilà (*bis.*) tout ce qui me reste. (*bis.*)

VANDERWOOD, *prenant le tableau de la main de Vanderberg.*

Donne ; l'imitation était parfaite.

VANDERBERG.

Après un pareil malheur, que vais-je devenir ?... Maudit âne ! comment prouverai-je ?

ROSETTE, *à part.*

Le bon âne, comme je lui sais gré de ce qu'il vient de faire.

VANDERWOOD.

Tu ne perdras rien à cet événement : la méprise prouve la vérité de l'expression ; place-le à côté des centres. (*Vanderberg va le mettre sur un chevalet qui n'est pas garni.*)

ROSETTE.

Pourquoi ne l'a-t-il pas mangé tout-à-fait !

Reprise de l'air : Un Arlequin.

Mon embarras augmente plus j'y pense :
De ces tableaux je ne sais quel choisir.

LES AMATEURS, VANDERWOOD.

Auquel de tous donner la préférence :
En les voyant on sent même plaisir.

SCÈNE XVIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT, (*habillé en garçon maréchal et portant un tableau,*) le père MESSIS.

Le père MESSIS.

MAIS où vas-tu ? Il n'y a plus d'espérance : j'ai fait ce que j'ai pu.

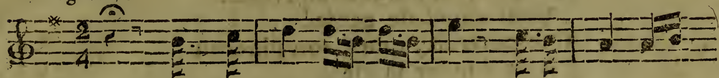
ROBERT, *montrant le tableau qu'il a apporté et qui est couvert.*

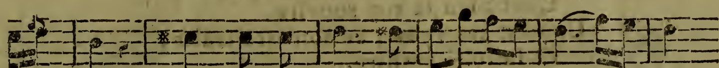
Voici du moins la dernière : pour obtenir la belle

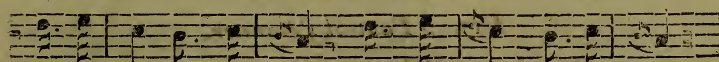
Augusta, il fallait faire un tableau, et je n'étais qu'un garçon maréchal.

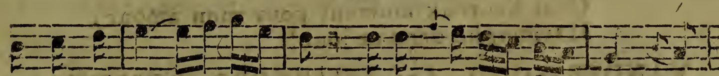
AIR *nouveau du cit. Kalkbrenner.*

Larghetto.

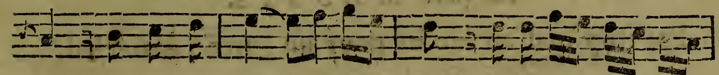














Le père MESSIS, *découvrant le tableau qui représente Augusta.*

Allons, allons, il est tems que tout cela finisse.

VANDERWOOD.

Ma fille, quelle ressemblance!

VANDERWOOD, LES PEINTRES, LES AMATEURS, ROSETTE.

AIR : *J'vous remarcions not' bon.*

De l'art quel miracle nouveau!
Quel effort de génie!
A ce portrait, quoi! son pinceau
A su donner la vie!
Quelle entreprise et quel succès!
C'est bien là son sourire,
Ce sont ses yeux, ce sont ses traits,
Et la toile respire.

AUGUSTA.

AIR : *Faut-il s'étonner.*

Son pinceau doit tout à l'amour :
Il était novice encore.
Quel heureux moment pour mon amour,
Il triomphe dans ce jour!

VANDERWOOD, LES AMATEURS, ROSETTE.

Son pinceau doit tout à l'amour :
Il étoit novice encore.
C'est par un miracle de l'amour
Qu'il triomphe dans ce jour.

Le père MESSIS.

Pas trop mal au moins pour un garçon maréchal.

VANDERBERG.

Voudriez-vous préférer ce tableau fait sans règles, sans principes...

VANDERWOOD.

Cette fois les règles ont tort; le génie a triomphé d'elles. (*à Robert :*) Je n'ai plus qu'à donner la récompense. (*Il met sa main dans celle d'Augusta.*)

MESSIS.

Quoique ce soit au portrait qu'il doive sa main, il n'en aura pas moins les huit mille écus.

VAUDEVILLE.

VANDERWOOD.

AIR *nouveau.*

A-mis, ne soy-ons pas ja-loux De ce pre-mier pas

de sa vi---e. Il fut mieux ins-pi-ré que nous, Et

par un plus puissant gé-ni----e, Si dans Ro-bert en un ins-

tant, Le goût vé-ritable a pu naî--tre, Nous n'a-vons eu

que le ta--lent, Il eut l'a-mour pour maî-tre.

VANDERBERG.

Toujours la leçon du talent
Par l'art seul doit être donnée :
Celui qui la prend autrement
N'a qu'une leçon bien bornée;
De monsieur je suis peu jaloux.

ROSETTE, *l'interrompant.*

Vous auriez assez tort de l'être;

Car n'a pas qui veut, voyez-vous,
Le dieu d'amour pour maître.

QUINTIN MESSIS.

Chacun de nous sait ce qu'amour
Le rendit capable de faire;
Pas un qui n'ait quelque bon tour
Dont la mémoire lui soit chère.
Aux filles il ouvre l'esprit,
Dans les garçons il le fait naître,
Au vieillard il le rajeunit;
Amour est un bon maître.

ROBERT.

L'amour nous montre son pouvoir
Dès le matin de notre vie;
On dit même que vers le soir,
Par son charme elle est embellie.
Pour moi qui dois à ses leçons
D'avoir vu mon bonheur renaître,
Je veux pour lui payer ses dons
Qu'il soit toujours mon maître.

AUGUSTA, *au Public.*

Il est encor un autre amour,
Auquel chacun veut satisfaire:
On le sent ici chaque jour,
Et c'est le désir de vous plaire.
Celui-là n'est pas le moins doux;
Mais quand il s'empresse à paraître,
Daignez répéter avec nous:
Amour est un bon maître.

FIN.

A PARIS, de l'Imprim. rue des Droits-de-l'Homme, n°. 44.